Paul Nothomb : Guerres et Romans[1]

COMMUNICATION DE XAVIER HANOTTE

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 14 NOVEMBRE 2026

Chères consœurs,
Chers confrères,

Aujourd'hui, contrairement à l'habitude qui nous voit rééditer un seul livre ou recueil par auteur choisi, ce sont bien deux ouvrages d'un même romancier que l'Académie dépose sur notre table. Sans le moindre doute, leurs nombreux points communs rendaient fort tentante une parution simultanée. Voilà qui est fait. Pour beaucoup d'entre vous, pourtant lettrés parmi les lettrés, je gage que, comme ce fut mon cas encore récemment, ces romans enfin retrouvés et republiés sous le véritable nom de leur auteur, constitueront une découverte. On me permettra de remercier au passage mon ami Joseph Duhamel, fin limier de bibliothèque dont le souvenir de lecture, aussi enthousiaste qu'il était lointain, me mit une première fois sur la piste des *Dieux du sang* (1955), quatrième roman de Julien Segnaire alias Paul Nothomb – ou plutôt l'inverse. Sans qu'aucun de nous pût alors le prévoir, une mécanique venait d'être enclenchée. Encore plus oublié si possible, l'ultime opus romanesque de Paul Nothomb, *Le Rendez-vous des vivants* (1962), viendrait ensuite compléter l'opération qui aboutit ce jour.

La vie de Paul Nothomb (1913-2006) est déjà, en soi, un authentique roman. J'y ai déjà fait allusion dans la postface donnée à la réédition des *Dieux du sang* et, plutôt que de refaire ce qui est déjà fait, me permets de revenir à celle-ci. Révolte familiale et sociétale, engagement politique, aventure, guerres, condamnation, réhabilitation, retour sur soi, linguistique, exégèse : il n'y manque rien ou presque. Il se trouvera un jour, espérons-le, un biographe assez courageux et surtout assez objectif – qualité indispensable dans le cas qui nous occupe – pour prendre à bras le corps un sujet d'étude aussi vaste que passionnant.

[1] L'enregistrement filmé de cette communication est disponible sur la chaîne YouTube de l'Académie à cette adresse : https://www.youtube.com/watch?v=lX81x3Kq-ac.

Né au sein d'une famille célèbre en Belgique dès la fondation du Royaume, riche en personnalités diverses, deuxième fils du patriarche Pierre Nothomb (1887-1966) – homme politique, poète, littérateur chantre de l'Ardenne et membre de notre Académie –, Paul s'oppose très tôt à son père, « sorte de Barrès local qui remplaçait la ligne bleue des Vosges par les brumes de l'Escaut[2] », nous dit-il, père auquel il prête, à tort ou à raison – il modèrera le propos bien plus tard –, des sympathies mussoliniennes. Paul Nothomb rejoint donc les rangs du Parti communiste. Il s'y voit, selon son expression, tel un « bolchevik de fer[3] », féru de discipline et inaccessible à toute forme de modération. Dans cette perspective, soucieux d'effectuer des études gratuites afin d'échapper aux pressions familiales, il s'engage dans l'armée belge et s'inscrit à l'École royale militaire, dont il sort officier aviateur, avec pour spécialité la reconnaissance et l'observation. À première vue, la démarche peut sembler paradoxale. Et de fait, dès qu'elle a vent de ses convictions politiques, l'autorité militaire se débarrasse du potentiel trublion. Il est exclu de l'armée. Ce qui permet alors à Paul Nothomb, missionné par le Parti communiste, de rejoindre dès 1936 les forces républicaines espagnoles et d'y voler au sein de l'escadrille *España*, constituée et commandée par André Malraux.

Là naît entre les deux hommes une amitié indéfectible. Le personnage d'Attignies, dans *L'Espoir* (1937), n'est autre qu'un portrait à peine romancé de Paul Nothomb, lequel rendra d'ailleurs la pareille à Malraux en faisant de lui le Réaux de son troisième roman, *La Rançon* (1952). Exclu de l'armée belge, notre auteur ne peut prendre part aux combats de mai 1940. Qu'à cela ne tienne, il devient chef de réseau dans la Résistance communiste. Trahi, arrêté par la *Geheime Feldpolizei* en mai 1943, livré ensuite à la Gestapo, il craque sous la torture et, persuadé que toutes les dispositions de sécurité auront été prises après sa capture, parle. Or il n'en est rien, le coup de filet s'avère fructueux. En conséquence, le réseau est démantelé. Pour abuser ses geôliers et gagner du temps, Nothomb prétend alors avoir changé de camp. Ce qui ne l'empêche pas de s'évader de manière rocambolesque et de reprendre aussitôt ses activités, mais cette fois en dehors du PC avec lequel les ponts sont rompus. Cet épisode tragique, il en donnera une version romancée dans *Le Délire logique* (1948), son premier roman. Notre auteur s'engage alors dans la *British Liberation Army*, qui le verse dans le XIII[e] bataillon de fusiliers belges avec le grade de lieutenant. La guerre terminée, certaines victimes survivantes de sa défaillance, revenues des camps, l'accusent de trahison. Condamné en 1946 à deux puis huit ans d'emprisonnement, en conclusion de ce qui ressemble

[2] *Cinquante ans après*, in *Le Délire logique*, Paris, Phébus, 1999, p. 17.
[3] *Ibid.*, p. 14.

fort à un règlement de comptes politique, il est totalement blanchi par la justice en 1948.

Désireux de se lancer dans l'écriture, Paul Nothomb quitte la Belgique et déménage à Paris, où il retrouve André Malraux. On notera au passage que ce franchissement de la frontière n'a rien de commun avec une exfiltration à la sauvette, comme ce fut le cas pour Robert Poulet ou Julien Carette, alias Félicien Marceau, collaborateurs patentés. Dans un premier temps, Malraux confie à Nothomb divers travaux éditoriaux, puis le fait entrer chez Gallimard qui publie ses quatre premiers romans sous le pseudonyme de Julien Segnaire, rappel de *La Señera*, base opérationnelle de l'escadrille *España* : *Le Délire logique* (1948), *N'y être pour rien* (1949), *La Rançon* (1952) et *Les Dieux du sang* (1955). Le cinquième et dernier ouvrage de fiction, *Le Rendez-vous des vivants* (1962), paraîtra chez Julliard et clôturera la carrière du romancier. Car si les ventes modestes de ses ouvrages, émaillées de succès d'estime, n'ont rien de particulièrement décourageant, une autre passion intellectuelle a pris entre-temps toute la place. La relecture minutieuse des Écritures pousse en effet Paul Nothomb à envisager les textes sacrés sous un angle linguistique inédit. Devenu docteur en études hébraïques et juives de la Sorbonne, il publie bientôt une série d'essais capitaux dans la perspective d'une interprétation renouvelée des textes fondateurs du monothéisme. Ce nouveau chapitre dans sa carrière d'écrivain l'occupera jusqu'à son décès.

Le dernier volet de son parcours explique sans doute, par le contraste inhérent aux deux démarches, la vision assez dépréciative que Paul Nothomb entretient par la suite à propos de son parcours interrompu de romancier. Il en donne un bel aperçu dans le récit intitulé *Non lieu*, paru bien plus tard chez Phébus en 1999 :

> Héros à vingt ans, traître à trente, puis retombé dans l'obscurité sociale (…) j'ai perdu les deux guerres que j'ai faites, l'une parce que j'étais dans le camp des vaincus, l'autre bien que dans le camp des vainqueurs. C'est un record. Les romans que j'ai publiés chez Gallimard sont introuvables, non parce qu'ils furent tous vendus mais parce qu'ils furent mis au pilon. Ils ne valaient pas grand-chose. Mais qu'importe. Même reconnus comme des chefs-d'œuvre (qu'ils n'étaient pas, sauf leurs titres), même promis à une certaine « survie » littéraire (qu'ils n'auront jamais), ces succès (…) n'auraient pas suffi, j'espère, à me rendre satisfait de ma sous-vie ni à me donner plus l'envie de la recommencer[4].

Voilà, ou je me trompe fort, l'illustration presque parfaite de ce que les auteurs sont souvent les pires juges, sinon d'eux-mêmes, du moins de leurs propres œuvres.

[4] *Non lieu,* Paris, Phébus, 1996, p. 43.

On peut se demander si une telle sévérité ne résulte pas *aussi*, dans une certaine mesure, de l'étrange opération d'occultation à laquelle les romans de notre auteur ont été soumis. Tout se passe comme si la critique et l'auteur lui-même collaborent à cet effacement. Ainsi, plutôt que de lister les ouvrages de référence dédiés à nos Lettres dans lesquels on ne trouve *pas la moindre trace* de son activité de romancier, pourtant étalée sur près de quinze années, on mentionnera, sous la plume de Marc Quaghebeur, une généreuse citation de *huit lignes*[5] dans le gros volume *Littératures belges de langue française* (2000) paru au Cri sous la direction de Christian Berg et Pierre Halen. Par contraste, le tome I, consacré au roman, des *Lettres françaises de Belgique – Dictionnaire des Œuvres* (1988), paru chez Duculot sous la direction de Vic Nachtergaele et Raymond Trousson, même s'il déterre quantité d'incunables devenus, de l'aveu même des auteurs, à peu près illisibles, on n'y trouve *aucune* notice ou allusion consacrée à Paul Nothomb. Jean-Pierre Otte s'en émeut d'ailleurs dans un compte-rendu : « C'est au gré des rééditions et en profitant des suggestions des lecteurs qu'une telle entreprise peut espérer être complète. Dans cet esprit, je voudrais signaler une série d'oublis qui devraient être réparés dès la seconde édition. (…) Mériteraient (…) d'être retenus pour leur apport spécifique (…) les romans de Julien Segnaire, alias Paul Nothomb (*Le délire logique*, *Les dieux du sang*, *Le rendez-vous des vivants*)[6]. »

Bref, pour remarquables qu'ils soient sous divers aspects, les romans de Paul Nothomb ont très vite disparu de la surface de nos Lettres. La raison de cette évaporation, de nature plus que probablement extra-littéraire, fera peut-être un jour l'objet d'une étude. Quoi qu'il en soit, pour une fois, par exception, un commencement de salut vint du sud de la frontière. Il faut en effet remercier les éditions Phébus pour la redécouverte à Paris, dans les années 1990, des trois romans initiaux, lesquels paraissent alors pour la première fois sous le nom véritable de leur auteur. Exit Julien Segnaire, bienvenue Paul Nothomb ! L'éditeur en profite aussi pour publier, outre la suite des essais bibliques, un très beau livre de souvenirs, illustré de photographies : *Malraux en Espagne* (1999). Bizarrement, les deux derniers romans du quintette, *Les Dieux du sang* et *Le Rendez-vous des vivants*, n'avaient à ce jour fait l'objet d'aucune réédition. C'est à présent chose faite. Une boucle est bouclée.

On le voit, l'itinéraire littéraire de Paul Nothomb a évolué du roman vers une forme très particulière d'essai. Dans ce parcours, malgré une vie à tout le moins riche en événements et bouleversements, le *témoignage direct* n'a guère trouvé sa place, pas davantage que l'essai peu ou prou historique. L'auteur ne viendra que sur le tard, et encore de manière succincte, dans des textes de présentation comme ceux du *Délire*

[5] *Littératures belges de langue française*, Bruxelles, Le Cri, 2000, p. 188.
[6] *Textyles* n° 6, 1989.

logique chez Phébus – le roman lui-même y est encadré par *Cinquante ans après* et *Pour en finir avec les mensonges pieux* – à nous livrer des fragments d'autobiographie sans aucun filtre. De même dans *Malraux en Espagne*. Il répétera une dernière fois, non sans quelque scepticisme, voire réticence, ces ébauches de confession dans son récit *Non lieu*, paru en 1996.

La primauté accordée à la fiction, qui se maintiendra sans partage entre 1948 et 1962, Nothomb en rendra compte dans le texte liminaire placé par Phébus en tête de la réédition du *Délire logique*, intitulé *Cinquante ans après* (1999). Prise avec tout le recul nécessaire, sa position est sans équivoque :

> Telle est l'histoire que raconte *Le Délire logique*, livre qu'André Malraux a tenu à faire publier en 1948 – dans une indifférence attendue, car le monde d'alors, souillé par tant d'horreurs, avait besoin de croire en des héros héroïques et se fichait bien des pauvres types comme moi qui prétendaient parler *au nom de ce qui avait été*. J'avais choisi d'en faire un roman car je savais, ayant lu Nietzsche, que l'Histoire « positive » est une farce et que les prétendus témoignages sur lesquels elle se fonde n'échappent pas aux falsifications commandées par le désir d'avoir raison. La fiction ne prétend à aucune exactitude objective, elle n'en est que plus libre de ses mouvements : mieux à même en tout cas d'approcher, d'aussi près qu'il est possible, l'insaisissable vérité.

Selon Paul Nothomb, la fiction serait donc pour le littérateur le véhicule le plus honnête et le plus efficace pour donner corps à la réalité telle qu'il l'expérimente. Par son entremise, il ne cherche nullement à convaincre mais à transmettre, hors de toute propagande – et Dieu sait si, tout au long de son parcours, l'auteur a eu le temps de goûter aux vérités toutes faites. Surtout, l'évidence s'impose à lui que cette vérité ultime est, sinon inconnaissable, du moins *insaisissable*.

Cette vérité telle qu'il la conçoit et tente de la frôler va influencer fortement l'art du romancier. Entre autres aspects, ce qui frappe le lecteur a posteriori, quand il achève la lecture chronologique des cinq romans, c'est à quel point il est malaisé pour lui de s'identifier au personnage principal, de ressentir à son endroit une sympathie sans mélange, voire d'entrer simplement en résonance avec lui. En ce sens, l'auteur se préoccupe fort peu de son lecteur et, sauf peut-être par le style, ne cherche aucunement à séduire. Ce qui confère aux romans un abord qu'on pourrait dire presque râpeux. Les protagonistes de Paul Nothomb, sans être aucunement des repoussoirs, s'avèrent rarement sympathiques de bout en bout. Sans doute le lecteur, intrigué par cet état de

fait, finit-il par les comprendre et, parcimonieusement aidé par le romancier, par percer une bonne part de leurs motivations.

Ainsi, dans *Le Délire logique* (1948), Hubert, le chef de réseau arrêté par l'occupant, ne joue à aucun moment les héros sans peur et sans reproche. Dans un roman qui aurait fort bien pu se résumer à un plaidoyer pro domo à peine déguisé, Nothomb nous livre les affres d'un intellectuel perdu par et dans l'action, confronté à la réalité la plus crue, celle de la douleur. C'est donc par l'intellect qu'il va, d'une certaine façon, prendre le large en s'affranchissant des limites qui, jusque-là, avaient borné ses agissements et ses modes de pensée. Pour le lecteur, invité à suivre au plus près une sorte d'expérience dont le personnage lui-même se fait le cobaye, épouser le cheminement tortueux de son esprit s'avère à la fois fascinant et effrayant. En aucun cas, ce lecteur ne trouve là matière à nourrir un sentiment d'identification. Ce processus, on le verra, deviendra récurrent dans les romans suivants.

Avec *N'y être pour rien* (1949), Nothomb affine le portrait d'un de ces hommes d'action dont les actions, précisément, n'aboutissent pas aux buts qu'ils recherchent, ou en tout cas pas de la manière qu'ils souhaitent. En quelque sorte, on assiste là au combat perdu d'avance de la volonté contre le destin. En septembre 1939, en pleine Drôle de guerre, Gauthier, pilote de chasse français, se fait abattre et, capturé en territoire ennemi, atterrit dans une prison allemande. Dès lors, lui qui s'est toujours voulu homme de guerre ne connaîtra pas les combats de mai 1940. Durant la suite du roman, d'évasion ratée en volontariat inabouti, notre anti-héros veut « communier avec l'âme même de la guerre[7] » mais « ne retrouvait le monde que pour s'en voir exclu[8] ». Aigri, excédé parce qu'un article mensonger fait de lui le héros qu'il ne sera jamais, Gauthier s'embarque alors dans un suicide… qu'il rate de façon presque comique non sans avoir mis involontairement en danger la vie d'un homme qu'il déteste.

Par contraste, le personnage d'Atrier, dans *La Rançon* (1952), se rapprocherait davantage de la figure du héros moderne. Outre une amitié aussi silencieuse que sincère avec Réaux, décalque à peine retouché d'André Malraux, son activité courageuse de pilote volontaire dans l'aviation républicaine espagnole lui vaut tout d'abord la sympathie du lecteur, à défaut de celle de ses camarades. Pour des raisons diverses et parfois opposées, les personnages qui l'entourent pensent que sa réserve ressemble trop à de l'individualisme et son audace à un sport violent presque gratuit. Soupçonné de traîtrise par certains cadres du Parti, il cache en réalité la raison intime d'une défaillance plus ancienne, dont les détails demeureront d'ailleurs flous. Au passage, on notera que *La Rançon* est le roman dans lequel Nothomb expose le moins la psyché de

[7] *N'y être pour rien*, Paris, Phébus, 1995, p. 72.
[8] *Ibid.*, p. 78.

son personnage principal. Elle gardera jusqu'au bout sa part de mystère. Dans de telles conditions, la sympathie à l'égard d'Atrier ne peut que rester mesurée.

Le phénomène s'accentue encore avec *Les Dieux du sang* (1955). Blanchard a participé à la guerre d'Espagne comme bombardier dans l'aviation républicaine. Il en a retiré une aversion pour ce type de combat, meurtrier *aussi* pour les civils. Par la suite, engagé volontaire comme fantassin dans l'armée française, il assiste impuissant à la débâcle de 1940 sans avoir pu donner ce qu'il voudrait être sa mesure. Évadé, il finit par gagner l'Angleterre où il cherche à rejoindre les rangs de la RAF, non comme bombardier mais bien comme pilote de chasse. Las ! Le voilà versé dans les équipages du *Bomber Command* et embarqué pour son début dans les raids d'anéantissement lancés sur Hambourg. À nouveau, dans ce roman, le destin se moque de la volonté du protagoniste. Le débat intime de Blanchard – va-t-il déverser ses bombes sur la ville ou les lâchera-t-il dans la Baltique ? – constitue l'enjeu principal. Le lecteur découvre donc un personnage déchiré, au bord de l'impuissance et, une fois l'acte posé, peu disposé à justifier devant autrui la raison profonde de celui-ci. Blanchard s'isole, se retire du monde dans la solitude de l'homme qui veut avoir raison tout en sachant que la vérité avec un grand V n'existe pas. Chez lui, la fraternité ne refera son apparition que plus tard, lorsque la propagande ennemie voudra exploiter son acte en en dévoyant le sens. En fait, pour Blanchard, la lucidité importe avant tout. Les deux autres protagonistes principaux des *Dieux du sang*, qui forment le moyeu narratif des deuxième et troisième parties, et qui pour l'essentiel commentent l'action de Blanchard, cela pour l'approuver ou s'en désolidariser tour à tour, paraissent décidément au lecteur moins ratiocineurs et plus humains.

Enfin Rivière, dont nous lisons les confidences dans *Le Rendez-vous des vivants* (1962), semble lui aussi vouloir se fuir dans l'action et, pour y parvenir, chercher à rattraper une guerre sur le point de se terminer. Il n'est sans doute pas inutile de relever que ce cinquième opus, pourtant conçu dans la droite ligne de ses prédécesseurs, constitue un isolat stylistique, dans la mesure où nous avons ici affaire à une authentique confession, narrée à la première personne du singulier. Croirait-on pour autant que ce mode de présentation accentue la proximité entre le personnage et le lecteur ? En partie seulement. Autre figure d'intellectuel tenté par l'action, Rivière ne s'est pas extrait sans dommage du cruel dilemme dans lequel l'a plongé sa participation à la Résistance. Confronté à un marché immonde : la liberté de son épouse contre sa reddition à la Gestapo, il a échoué à trouver une sortie acceptable et porte depuis lors comme une croix la certitude que sa femme a payé de sa vie un engagement qui ne regardait que lui. Par conséquent, l'auto-flagellation devient son exercice quotidien. Depuis lors, rappelé – et non volontaire, nuance essentielle – sous les drapeaux d'une

armée belge en reconstruction, Rivière oscille constamment entre l'espoir de combattre et l'impression délétère que ce dernier combat, s'il advient, sera vain. Comme les autres protagonistes de Nothomb, Rivière ne s'intègre pas, porte sur les hommes, les choses et les situations un regard aussi sceptique que désabusé. Il lui faudra la rencontre finale – presque escamotée dans la narration, ce qui lui donne de faux airs de *deus ex machina* – avec un personnage rayonnant d'humanité pour qu'il abandonne enfin certaine posture hautaine et un regard sans concession sur le petit monde qui l'entoure.

On le voit, si tous ces personnages finement portraiturés, disséqués avec art par le scalpel du romancier, ont de quoi fasciner le lecteur, il semble a priori impossible qu'ils puissent porter des ouvrages séduisants, appelés à devenir des best-sellers. Ces personnages sont trop complexes, déchirés et tiraillés qu'ils sont par leur recherche d'une vérité insaisissable. Confrontés à l'action, ces intellectuels souffrent de leur indéracinable propension à l'analyse.

Le lecteur, d'ailleurs, a très vite fait de soupçonner que le traitement rude que l'auteur inflige à ses personnages fait écho à la modestie, voire l'autodépréciation à laquelle cet auteur n'est pas le dernier à sacrifier. Souvenons-nous du passage cité plus haut. Car si les cinq romans qui nous intéressent présentent tous des architectures fictionnelles propres à brouiller les pistes, leur caractère partiellement autobiographique n'en reste pas moins certain.

Ce caractère, on le verra, varie en volume et en intensité. Ainsi, sans le moindre doute, *Le Délire logique*, roman initial de la série, s'inspire très directement de l'expérience vécue par l'auteur. En ce sens, Hubert, le personnage principal, semble un avatar de Paul Nothomb, au moins par la succession des faits qui déterminent son destin. Imaginaire et réalité sont très près de se confondre. Trahison subie, arrestation par la *Geheime Feldpolizei*, transfert vers la Gestapo, appréhension de la torture, tentation de mentir en tout ou en partie, mutation du mensonge en délire organisé, passage apparent à l'ennemi, évasion et libération ultérieures, tout cela correspond au parcours connu et attesté de Paul Nothomb. Ce roman, en conséquence, peut passer pour une confession bien plus qu'un plaidoyer, si l'auteur n'avait exprimé toute la méfiance qu'il ressent envers les écrits de témoignage. Cependant, Malraux lui-même ne s'y trompe pas. Tout de suite, dans un courrier qu'il adresse en 1945 à son ami, il identifie le risque lié à l'audace de la démarche romanesque qu'entame celui-ci : « Aucune foule n'aime la vérité lorsque celle-ci heurte ses illusions vitales ; et s'il y a une foule enragée dans ce domaine, c'est bien celle des communistes. Tu auras contre toi l'union de tous les menteurs et des gens qui veulent qu'on leur mente. Ça en fait beaucoup[9]. » On pense aussi au discours du même Malraux en 1964, pour l'entrée au Panthéon des cendres de

[9] *Lettre du 18 mars 1945*, in *Le Délire logique*, Paris, Phébus, 1999, p. 177.

Jean Moulin, et surtout au deuxième membre de cette phrase célèbre : « Avec ceux qui sont morts dans les caves sans avoir parlé, comme toi ; et même, ce qui est peut-être plus atroce, en ayant parlé (…) » Finalement, le reproche qu'on a longtemps fait à Paul Nothomb, en simplifiant à l'extrême une question de vies et de morts, c'est de n'avoir pas voulu mourir et, par là même, devenir un saint. Le livre, en tout cas, faute de clore la controverse, constitue pour son auteur une façon de mettre à plat le débat intime qu'il a traversé.

Changement de registre avec *N'y être pour rien*, probablement le plus romanesque des romans de l'auteur. Car a priori, difficile pour l'analyste de rapprocher les parcours très divergents de Gauthier et de Paul Nothomb. Pilote de chasse abattu en 1939 alors que son créateur, formé comme observateur dans l'aviation belge, a opéré en Espagne en tant que bombardier et n'a jamais tenu le manche d'un appareil, Gauthier passe le plus clair de son temps, d'évasions en candidatures et formations, à poursuivre une guerre qui ne veut pas de lui. Le personnage en devient cynique et désabusé au point de ne plus croire en rien, quitte à chercher sa fin dans un suicide… qu'il rate lamentablement, à la faveur d'une sorte de quiproquo burlesque. On ne peut concevoir parcours plus opposé à celui de Paul Nothomb, parti bien plus tard à la recherche d'un absolu à travers sa relecture pointue de la Genèse. En ce sens, Gauthier serait-il pour l'auteur une sorte de double noir, de personnage-refouloir ? Leurs parcours sont certes parallèles mais sans jamais se rejoindre. Seule sa détestation du mensonge, fût-ce pour la bonne cause, rapproche Gauthier de son créateur. Le traitement acide réservé dans le roman au journaliste Bélard, représentant typique d'une presse inféodée au pouvoir du moment et ambitionnant la seule satisfaction de la masse, éclaire assez bien son rapport problématique aux vérités toutes faites.

Un retour très net à l'autobiographie caractérise le troisième roman, *La Rançon*. Mis à part un bref et diffus flash-back situé au Venezuela, la fiction nous transporte en pleine guerre d'Espagne, au sein d'une escadrille républicaine fort semblable à celle qu'a créée et commandée André Malraux. D'ailleurs personne ne s'y trompe : le personnage de Réaux *est* Malraux. On a déjà fait allusion plus haut au décalque du duo Malraux-Nothomb que constitue la paire fictionnelle Réaux-Atrier. Pourtant, on l'a dit plus haut également, s'il fut navigant et bombardier, jamais Nothomb ne fut un brillant pilote comme Atrier. Pourtant, l'issue dramatique du raid vers Almeria et la chute de l'avion d'Atrier, abattu par la chasse nationaliste, correspondent presque point par point à ce que vécut Nothomb lui-même à bord du Potez B de l'escadrille au large de Castell del Ferro en février 1937. Dans *Malraux en Espagne*[10], le récit du réel rejoint sa traduction fictionnelle. D'autres faits de guerre du même genre, tirés de son expérience

[10] *Malraux en Espagne*, Paris, Phébus, 1999, p. 146-148.

la plus personnelle, émaillent le roman. Cependant, on y décèle aussi un décalage temporaire très révélateur. En effet, la suspicion qu'encourt Atrier de la part de certains de ses camarades communistes, et plus particulièrement les commissaires politiques, pour certains désireux de l'éliminer comme traître, ne correspond nullement à ce que vécut Nothomb en Espagne, mais fait référence à ses ennuis d'après-guerre, huit années plus tard. La fiction, disait Aragon, est un *mentir-vrai*. Ici Nothomb, fort éloigné du communisme stalinien qu'il professait en Espagne, illustre ce propos.

Sans s'éloigner totalement et radicalement de l'autobiographie, *Les Dieux du sang*, quatrième roman de Paul Nothomb, met davantage le cap vers l'histoire avec un grand H. À travers le personnage de Blanchard, aviateur français vétéran de la guerre d'Espagne lui aussi, puis combattant volontaire dans l'infanterie française de 1940 avant son évasion vers la Grande-Bretagne et la *Royal Air Force*, Nothomb met en scène une part très réduite de lui-même. Si le bombardement de Hambourg, auquel bien sûr l'auteur n'a pu participer, fournit l'axe de la mécanique dramatique, qui voit Blanchard rattrapé par son dégoût de la tuerie de masse, ses souvenirs d'Espagne, et notamment du bombardement de Teruel, constituent un des éléments déclencheurs de l'intrigue. D'une action stratégiquement limitée par la pénurie de moyens techniques, Blanchard passe cette fois à une attaque menée sur une échelle industrielle. Or en Espagne, Nothomb a participé, à bord des Potez de l'escadrille España, aux bombardements tactiques de l'aviation républicaine tels que Blanchard s'en souvient douloureusement. Sa description ultraréaliste de l'opération *Gomorrah* menée par la RAF sur Hambourg est donc, moyennant un important changement d'échelle, l'exploitation indirecte d'une réminiscence. Ici, l'autobiographie sert de pierre de touche.

Quant au *Rendez-vous des vivants*, ultime production romanesque de Paul Nothomb, elle renoue avec l'autobiographie romancée la plus directe, ainsi qu'on la découvrait dans *Le Délire logique*. Bien sûr, là comme ailleurs, quantité de détails séparent sans aucun doute les parcours du créateur et de son narrateur. Il n'empêche que, dans les grandes lignes, Nothomb et Rivière se ressemblent. Le premier, après avoir repris du service dans une branche non communiste de la Résistance, à savoir l'Armée secrète, s'engage auprès des Britanniques puis prend rang en qualité de lieutenant dans le XIII^{e} bataillon de fusiliers, une de ces unités composées pour majorité d'anciens maquisards qui, à côté de la brigade Piron, vont former le socle de l'armée belge renaissante. Il fait donc la campagne de Hollande et termine la guerre en Allemagne. Rivière, après un drame intime vécu dans son parcours de résistant, est rappelé – et non volontaire, nuance – dans un de ces bataillons et stationné en Campine anversoise dans l'attente de l'offensive finale. La parenté des expériences est patente. Peut-être plus évident encore, le rapport à l'autobiographie se révèle dans

l'expérience presque mystique, sorte de retour à Dieu et à la transcendance, que le sceptique Rivière expérimente lors de sa rencontre avec l'homme auquel il destine la longue confession qu'est, en réalité, le roman. Au terme de son ultime fiction, c'est un peu comme si Rivière-Nothomb annonçait au lecteur que le romancier, bientôt, va se lancer sur d'autres pistes de l'esprit, sans doute moins marquées par l'ego et plus indulgentes envers le monde : celles qui mènent à une réinterprétation des Écritures et des textes fondateurs. On ne sait si, en faisant de ce confident, de cette silhouette à peine esquissée un douanier humaniste, Paul Nothomb a voulu signifier malicieusement qu'avec cet ultime roman, il franchissait une frontière. L'idée est tentante.

On le voit bien, Paul Nothomb, pour se méfier de la littérature de pur témoignage, n'en baigne pas moins ses romans – selon le degré variable d'une échelle dont on pourrait situer les pôles entre *Le Délire logique* et *N'y être pour rien* – dans le flot de sa riche expérience personnelle, qui traverse une des périodes les plus mouvementées de l'Histoire.

Conséquence non négligeable de ce fait, le lecteur s'aperçoit a posteriori – et c'est là un authentique paradoxe – que *toute* l'œuvre romanesque de Paul Nothomb se déroule en suivant un fil rouge bien particulier, qui lui donne une unité supplémentaire : *celui de la guerre* ou, plus exactement, des guerres que l'auteur a vécues en tant qu'acteur à des titres divers, à savoir celle d'Espagne et la Seconde qui fut mondiale. Ces titres divers sont successivement : aviateur en Espagne avec Malraux, résistant armé en Belgique, lieutenant dans l'armée de terre renaissante de son pays.

Une typologie chronologique est aisée à établir :

1 - *Le Délire logique* se déroule durant la Seconde Guerre et met en scène les activités de Résistance du personnage principal, avant sa capture, son interrogatoire puis son évasion.

2 - *N'y être pour rien* met en scène un pilote de chasse abattu durant la Drôle de guerre, ses diverses expériences de captivité et son échec à rejoindre ensuite le cœur du conflit.

3 - *La Rançon*, si l'on excepte un bref flash-back vénézuélien, narre les aventures d'un pilote volontaire dans la guerre d'Espagne et sons refus d'abandonner sa singularité.

4 - *Les Dieux du sang* alternent les souvenirs d'Espagne du bombardier Blanchard et ses réflexions alors qu'il vole vers Hambourg qui va être détruite.

5 - *Le Rendez-vous des vivants* est, à ma connaissance, le seul roman d'importance de notre littérature qui mette en scène les bataillons de fusiliers belges constitués en

1944. Avant son rappel sous les drapeaux, le personnage principal a été résistant actif, puis caché.

À partir de cette typologie, établir les rapports entre fiction et biographie, tels que nous les avons esquissés plus haut, devient une tâche évidente pour *Le Délire logique* et *Le Rendez-vous des vivants* ou davantage complexe pour les trois autres romans. Il faut noter aussi qu'au moment où Nothomb écrit et publie – *Le Délire* logique est mis sur le papier dès 1945 et publié ensuite en 1948 –, les guerres qui nourrissent une large part de son œuvre romanesque sont terminées et cependant, même si leurs brûlantes conséquences se font longtemps sentir dans la vie privée et publique de l'auteur – pour ne rien dire de l'Europe dans son ensemble –, la brèche temporelle demeure peu perceptible. Qu'on songe ainsi que *Le Rendez-vous des vivants* est publié en 1962, soit presque 20 ans après la fin du dernier conflit mondial. La distance semble à peu de choses près négligeable : pour l'auteur d'ouvrages de fiction, les guerres n'ont rien perdu de leur pouvoir d'aimantation et il faudra l'irruption de la transcendance, par le biais de l'exégèse, pour éloigner Nothomb de ses souvenirs.

Paradoxe, disions-nous plus haut. En effet, même s'il procède à une lecture en série des romans, a fortiori dans l'ordre chronologique de leur publication, le lecteur ne découvre ce fil rouge de la guerre, pourtant parfaitement apparent, qu'à la faveur d'une prise de recul et d'une réflexion. C'est un peu *La Lettre volée* d'Edgar Allan Poe : ce qui est par trop évident devient imperceptible et, surtout, n'attire pas la lumière. Les cinq romans de Paul Nothomb partagent certes un contexte commun, mais leurs protagonistes, fussent-ils des avatars plus ou moins masqués de l'auteur, y évoluent selon des modalités très diverses. À mesure que le lecteur progresse dans l'univers nothombien, il devient évident que l'enjeu principal des fictions se focalise, non sur la relation d'événements diversement historiques et leur interaction avec les protagonistes, mais sur le parcours éminemment intellectuel de personnages confrontés à l'impossible réalisation de leurs désirs, aux limites de leur pouvoir matériel et à l'indigence des systèmes de pensée censés rendre compte du réel. Le paradoxe, toujours, s'installe dans le tiraillement intime qui voit les personnages nothombiens se vouloir hommes d'action, tout en soupçonnant au même moment qu'ils demeurent avant tout des penseurs au sens premier du terme, certes de plein air plutôt qu'en chambre, confrontés aux blessures de la chair et promis à l'insatisfaction. Chez Nothomb, l'engagement politique ou militaire, s'il peut receler sa propre grandeur, n'empêchera jamais l'intellectuel scrupuleux de faire retour sur soi et de déceler ses incontestables failles.

En ce sens, vue par Paul Nothomb, la guerre sera toujours, quoi qu'on fasse et dans une douloureuse simultanéité, le révélateur impitoyable des grandeurs, des

cruautés et des bassesses humaines, tout en proposant, par la grâce ou la damnation de l'engagement, un itinéraire de fuite aux intellectuels lassés d'eux-mêmes et de leurs vaines interrogations.

Pour Nothomb, seule la transcendance sauve.

Je vous remercie pour votre attention.

Copyright © 2026 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Xavier Hanotte, *Paul Nothomb : Guerres et Romans* [**en ligne**], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2026. Disponible sur : <www.arllfb.be>